

MAURICE FOURRÉ (1876 - 1959)

“ Barde sans audience “

par Jean-Pierre GUILLON

DE Maurice Fourré mort à Angers il y a plus de vingt ans, l'histoire littéraire, pour ne rien dire de l'histoire tout court, a retenu seulement l'image inoffensive « d'un des auteurs les plus singuliers de notre littérature », c'est-à-dire pas grand chose, et tout compte fait, presque rien. Les trois livres qu'il fit paraître à la fin de sa vie, alors qu'il avait déjà plus de 70 ans, « La nuit du Rose-Hôtel » (1950), « La marraine du sel » (1955) et « Tête-de-Nègre » (1960), ne rencontrèrent aucun succès public, et leur réédition actuelle à la maison Gallimard n'a suscité, à ce jour, aucun écho notable. De ce silence, il y aurait déjà lieu de s'étonner et de s'indigner ; les premiers admirateurs de Maurice Fourré, André Breton et Julien Gracq, essayèrent bien d'attirer l'attention sur les beautés de cette œuvre, mais il faut croire que leur caution n'a suffi, à elle seule, à imposer Maurice Fourré en ce qu'il avait d'original et d'unique, en un mot d'irremplaçable, à moins que les charmes que celui-ci distillait en toute candeur d'une œuvre à l'autre, étaient déjà considérés, en cette lointaine période de l'après-guerre (Que dire de la nôtre ?), comme trop surannés pour se plier facilement au goût du jour.

D'une exclusion si radicale (arrêt sur lequel le temps qui passe n'est pas revenu), Maurice Fourré a dû être, sur ses derniers jours, très affecté, tout en se montrant conscient des motifs véritables qui lui valaient cet excès d'honneur. « Meticuleux dans la courtoisie, un peu gourmé jusqu'à la préciosité, il apparaissait déjà comme l'ambassadeur attardé d'un moment révolu de l'Histoire, le revenant d'un autre monde... », ainsi nous présente-t-il un des protagonistes de « La marraine du sel », mais qu'on ne s'y trompe pas toutefois : M. Allespic, double de Maurice Fourré, n'est pas son porte-parole. L'auteur n'a aucun message à nous transmettre, et s'en moque bien. En lieu et place, il n'a d'autre souci que de « faire naître de belles ombres », comme il l'annonce lui-même, non sans une feinte naïveté, dès la première ligne de son roman. Faire naître de belles ombres ! C'est bien cela que l'on ne saurait encore aujourd'hui admettre, et qui lui a été le moins pardonné.

Que sait-on de Maurice Fourré ? Peu de choses, il est vrai, et qu'on trouvera réunies dans l'étude que Philippe Audoin vient de lui consacrer aux éditions du « Soleil Noir ». Né en 1876 à Angers dans un milieu bourgeois assez conventionnel, Fourré chercha toute sa vie à faire autre chose que se ranger : célibataire définitif qui ne manifesta nul souci de réussite dans la quincaillerie familiale, mais qui vécut toute sa vie de menus expédients, démenageant souvent, faisant de multiples escapades au gré des amours, ou des ennuis ; en somme, une vraie vie de barreau de chaise, une existence volatile de V.R.P. mercuriel à l'image de celle qu'il prête à Clair Harondel, l'amant de la Marraine du Sel, une de ces vies hasardeuses qui ne laissent après elles ni legs, ni fortune — rien que le souvenir d'un homme, beau causeur et charmant aux dires de ses proches, et qui se dissimule à peine derrière le vitrail noir ou lumineux, suivant l'heure, de ses œuvres.

Les trois livres cités plus haut, auxquels il convient d'ajouter un long roman inédit, « Le Caméléon Mystique », ne sont pas de ceux qu'on puisse aisément résumer en quelques lignes ; ils ne racontent pas une histoire, au sens romanesque du terme, ou alors c'est si peu leur dessein ! Théâtres d'Ombres, ils sont chargés seulement de mettre en scène les



Portrait de Maurice Fourré,
par Geneviève Templier,
huile sur toile (95 × 130).

*« Je suis un homme de l'Ouest,
plein de douceur et de force
cachée sous les coquetteries de
la fuite aimable, des effacements
masqués de sourires et de rêves,
et des entêtements vainqueurs ».*

(« La nuit du Rose-Hôtel »)

rêveries et les phantasmes les plus secrets de l'auteur (nostalgie de la jeunesse et de la beauté, amours aux longues antennes du souvenir ébloui, approche angoissante de la mort et de ses fastes), mais dans le secret des miroirs qui lui sont tendus, chaque lecteur reconnaîtra qui il veut : l'auteur, toujours dédoublé (ce qui n'arrange rien !), lui-même, ou (dérision suprême) personne.

Après André Breton qui désignait Kafka comme répondant nocturne de Maurice Fourré, après Julien Gracq et Philippe Audoin qui voit ici à l'œuvre un souci identique à celui de Raymond Roussel ou des auteurs d'art brut, je ne chercherai pas à dévoiler les charmes de cette œuvre étrange, mais à montrer ce qui en elle relève de la Matière de Bretagne, et ce qu'elle lui doit.

La magie qui trouve à s'opérer dans les livres de Fourré ne doit certes pas tout à la Bretagne : le langage qui passe avec une extrême souplesse de la notation télégraphique volontiers lapidaire aux méandres enveloppants de l'incantation la plus soutenue, en est au premier chef le but et le mobile ; mais on ne peut que constater la force d'impact qu'avaient pour Maurice Fourré des mots comme « celté » et « bretagne ». Toute une valise de notes manuscrites que j'ai pu compiler récemment chez un de ses parents tourne autour de ces deux mots. André Breton ne s'y était pas trompé : « Votre image, écrivait-il en lui adressant la préface qu'il venait de rédiger pour « La nuit du Rose-Hôtel », m'est parvenue en cette terrasse d'auberge ombrée de tilleuls, à Paimpont et c'était fort bien ainsi, dans l'éveil matinal de la forêt tout autour, et de cette forêt précisément qui vous fait votre vrai cadre, par les légendes qui s'y attachent sans rien de factice pour les retenir (lettre du 28 septembre 1949).

Profitant sur le tard de la camionnette familiale, qui deviendra dans « Tête-de-Nègre » le pendant moderne et dérisoire de la charrette terrible de l'Ankou, usant auparavant de toutes sortes de moyens de locomotion, Maurice Fourré, de 1900 jusqu'à sa mort en 1959, a sillonné toute la Bretagne qu'il a su — non pas décrire — mais évoquer comme peu d'autres. Dans « Le Caméléon Mystique », voici l'hôtel de Penthièvre à Quiberon, en hiver,

« devant la plage dépouillée de poussières vivantes, où la houle assaillante retournait parmi des harmonies hululantes, le peuple des coquillages sans âmes », Belle-Ile, « avec les pignons lustrés d'étain liquide des maisons du Palais », Auray, Douar-nenez, où le narrateur retrouve au « café des Douze Apôtres » (an daouzek arboströll) Jeanne-Marie, « la petite amie Bretonne » que les corrections du manuscrit ont transformée en « tendre amie celtique », puis Concarneau où l'attendent

« les nativités avant-coureuses de la mort capitane, devant le beau port comble de thoniers aux voiles carguées, sous les murailles de l'ancienne cité close par des miroirs salins ».

Les deux premières parties du « Caméléon Mystique » ne sont d'ailleurs que le récit

de la fuite en Bretagne, « pour de minimes raisons amoureuses », de l'adolescent Pol Hélié, récit qui entraîne dans son sillage le rappel du même pèlerinage hivernal qu'y effectua son père un demi-siècle auparavant, « afin, croyait-il, de se suicider, sain de corps et d'esprit, sans aucune raison... », périples jumeaux qui se terminent en happy end, dans l'express Quimper-Paris que les deux narrateurs successifs s'en vont prendre à la bifurcation de Rosporden.

Les personnages de Maurice Fourré, centraux ou épisodiques, se rattachent tous par quelque côté aux provinces de l'Ouest : Pol Hélié, « charmant enfant anachronique », a un père finistérien ; Florine, la fille de la marraine du sel, est mariée avec un certain Lancelot Mac Horn, d'origine celtique; Tête-de-Nègre, 93 ans, règne en vieux despote sur le domaine des Trois-Cailoux, près des gorges du Daoulas, en amont du barrage de Guertlédan (« Sera assassiné ») ; Gildas Le Devéha, ancien steward sur les lignes maritimes d'Extrême-Orient, est aubergiste au « Relais du Monastère », sur les bords du Blavet ; Vespasien, premier Garçon du Rose-Hôtel, arrivé à Paris à 14 ans, est donné comme natif de Quimper-Corentin, et il prend soin de décorer sa chambre « de cartes postales de Bretagne fixées avec des pu-



Une des dernières photos de Maurice Fourré

naises dorées ». L'hôtel de Rose, où s'égrennent les heures énigmatiques de la nuit du 21 juin, au solstice d'été, n'est pas non plus situé pour rien près de la gare Montparnasse, puisque les Ambassadeurs qui forment le chœur de cet insolite établissement, sont choisis « presque exclusivement parmi des individus originaires des provinces de l'Ouest de la France ». Et la police se demande bien pourquoi.

De toute manière, que le théâtre de l'action soit situé en Bretagne, ou dans les régions limitrophes (Deux-Sèvres, Vendée, Mayenne...), il est toujours expressément signifié que « le décor en est enrichi de souvenirs druidiques et de légendes » ; et c'est le Bois de la Femme Sans Tête, le Fauteuil du Recteur, la Chapelle des Druides... Légendes puisées dans le trésor des folklores régionaux dont Maurice Fourré se délectait et qu'il connaissait bien, ou inventées par lui de toutes pièces pour les besoins du récit. Dans « Tête-de-Nègre », le jeune Basilic Affre peut se morfondre à Château-Gontier, il sait qu'il va bientôt « prendre son vol — A l'appel de l'Ouest — Céleste et tulmuteur », et retrouver

« LA-BAS

Châteauneuf-du-Faou

Mûr-de-Bretagne

Guéméné-sur-Scorff

Landivisiau

Quimperlé

Les estuaires

Ajoncs et fougères

Les vents et la mer

Confluents de l'Anathème et du rire étranglé ».

Enfin, si la première partie de ce livre n'est qu'une longue attente à la fuite vers l'ouest armoricain où « débarquèrent les ancêtres bretons de l'Arcouët et de l'Armor, venus d'Irlande en traversant la Manche dans une auge de pierre », comme il est rappelé dans « La nuit du Rose-Hôtel », les deux autres élisent domicile définitif dans les gorges du Daoulas, où l'impécunieux Basilic a pris pension au Relais du Monastère, près de Gouarec. C'est là que doivent en effet se dérouler les fastes interminables de la mort du hideux Tête-de-Nègre, face à son vieux Double, le Baron Zéro, mais aussi pour Basilic la rencontre de Soline, dite Feu-Follet, « sa dame-de-Cœur dans le Grand Jeu », à laquelle, nouveau Tristan, le lie depuis longtemps, sans qu'il le sache, « un ensorcelant philtre d'Amour ».

.*

Immobilisée, comme il aimait à dire, « au nœud des Secrets Intérieurs et Extérieurs », l'œuvre de Maurice Fourré, méconnue, incomprise ou injustement décriée, ne saurait être sans arbitraire rangée, pas plus que celle d'Yves Elléouët, sous l'égide des littératures régionalistes (il s'agit bien de cela !). Plus que d'autres pourtant, elle s'est montrée sensible aux charmes de l'Armorique : « Mon corps et mon âme sont maintenant attachés pour toujours aux cendres de cette terre. Je vis et je renaiss de sa lumière et de ses ombres... ». Si elle admet avec évidence d'autres sources d'inspiration et appelle d'autres clés, n'est-ce pas assez déjà pour la découvrir et l'aimer ?

Dans le cadre d'une journée organisée au P.A.C. de Brest, le 12 mai 1981, pour le 550^e anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc, il est prévu une table ronde où l'on présenterait des faits peu connus ou inédits concernant Brest et la Basse-Bretagne à l'époque de l'épopée de Jeanne d'Arc. Toute personne souhaitant apporter une contribution à cette table ronde peut se mettre en rapport avec M. GURY, Faculté des Lettres de Brest, 29279 BREST.